

La Revue

hebdomadaire

ET

SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ
PARAISANT LE SAMEDI

DIX-HUITIÈME ANNÉE

SOMMAIRE

LAMENNAIS	Correspondance inédite avec Mme Ligeret de Chazey (1838-1852), pu- bliée par M. C. BOUTARD.	5
A. RENAUDY	Le Pronunciamento d'A- thènes	42
H.-G. WELLS	Au temps de la comète. Traduit de l'anglais par MM. H.-D. DAVRAY et KOZAKIEWICZ (III).....	60
<u>LOUIS MAIGRON</u>	<u>Le Romantisme et la</u> <u>mode. — Quelques élé-</u> <u>gances romantiques</u>	80
JEAN LIONNET	Les Livres	106

Les Miettes de la vie.
Les Faits et les Idées au jour le jour.
La Vie mondaine et familiale. — La Vie sportive.
Chroniques agricole et financière.

LA REVUE HEBDOMADAIRE ne publie que de l'inédit

LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière (6^e) — PARIS

287
 M 32
 1909
 SMRS

HYGIÈNE DE LA FEMME

Pour les usages de la **TOILETTE** des **DAMES**
 le **Coaltar Saponiné Le Beuf**
 est très recommandé parce qu'il possède
 les propriétés **antiseptiques** et **détersives**
indispensables aux produits destinés à ces
 usages, qualités qui lui ont valu d'être
 admis dans les **Hôpitaux de Paris.**
 DANS LES PHARMACIES. — Se méfier des Imitations.

POMMADE ROYER SOULAGEMENT IMMÉDIAT
 et GUÉRISON des
FISSURES et
HÉMORROÏDES
 Le Pot franco 3 fr. Ph^o A. DUPUY,
 225, Rue Saint-Martin, PARIS.
 ENVOI GRATUIT DE LA NOTICE

Pour AVOIR de **BELLES** et **BONNES DENTS**
 SERVEZ-VOUS TOUS LES JOURS DU
SAVON DENTIFRICE VIGIER
 Le Meilleur Antiseptique, 3^e Pharmacie, 12, B^d Bonne-Nouvelle, Paris.

SAVONS ANTISEPTIQUES HYGIÉNIQUES
 MÉDICAMENTEUX

Savon doux et pur, conserve la beauté, la souplesse de
 la peau, du visage et de la poitrine..... 2 50
 Savon Surgras au beurre de cacao, p^r le visage et le corps. 2 fr.
 Savon de Panama pour les soins de la chevelure, de la
 barbe et pour se raser..... 2 fr.
 Savon de Panama et Goudron contre la chute des
 cheveux, les pellicules, séborrhée, alopecie..... 2 fr.
 Savon Sulfureux contre les *eczémas*..... 2 fr.
 Savon à l'Ichthyol. Acné, rougeurs, boutons, etc..... 2 50
 CHARLARD-VIGIER, Ph^o, 12, b^d Bonne-Nouvelle, Paris
 — Envoi franco —

Préservez vos Lainages
ET FOURRURES

Parfumez votre linge avec la **LAVANDE AMBRÉE DE BOURBON** qui, à l'encontre des naphthalines, joint à son parfum agréable la garantie d'une efficacité absolue. La boîte de 125 gr. : 1 fr. 25; — 250 gr. : 2 fr.; — 500 gr. : 3 fr. 50; — le kilo : 6 fr. 50.

Chez HENRY, « A LA PENSÉE », 5, Faubourg-Saint-Honoré
 PARIS

LE ROMANTISME ET LA MODE

QUELQUES ÉLÉGANCES ROMANTIQUES (I)

I

Arborer des feutres à la Rubens ou se pavaner dans des gilets-pourpoints, avoir des bahuts, des tapisseries, des émaux et des panoplies gothiques : autant de manies innocentes après tout, qui témoignent au surplus d'un goût assez vif du pittoresque, c'est-à-dire d'un certain sentiment esthétique, et qui, en fin de compte, ne risquent de devenir dangereuses que par les dépenses où elles peuvent entraîner. Mais le désir de se distinguer à tout prix du bourgeois exécré induisit quelques jeunes gens en des « élégances » moins inoffensives. Parce que le véritable héros romantique a, par définition, des nerfs d'acier, qu'il fume, qu'il boit, qu'il pratique l'orgie comme la pratiquait Byron lui-même, beaucoup d'adeptes du romantisme se crurent obligés de se donner des maux de cœur consciencieux, méthodiques, rituels, et ils eurent des lendemains de fête pénibles. Rien n'était plus cavalier, plus Jeune-France. Il est vrai que le goût de ces « élégances »

(I) Cet article forme le quatrième chapitre d'une étude intitulée *le Romantisme et la Mode*. Dans les chapitres précédents, il a été question de *la Toilette féminine*, de *la Toilette masculine* et du *Mobilier romantiques*.

me détournant de la mine, je repris en boitant le chemin de la maison; vaincu, endolori, confus et honteux, je n'eus pas même assez de courage pour prêter la main à la démolition et à l'incendie de l'automobile.

M. H.-G. WELLS.

(Traduit de l'anglais par H.-D. DAVRAY et KOZAKIEWICZ.)

(A suivre.)

passait généralement avec la jeunesse. Tel devint plus tard parfait magistrat ou notaire modèle, qui avait mis d'abord toute son ambition et tout son orgueil à étonner ses camarades par des capacités qui n'avaient rien d'intellectuel. Puis, le bousingot est vaniteux, il est fanfaron; il boit deux ou trois verres de punch et conte sans sourciller qu'il en a vidé un saladier ou « une soupière ». Mais une fois la part faite de la vantardise et de la hâblerie junéviles, il reste que le romantisme fut cause de plus d'une nausée, et qu'il provoqua de belles, de copieuses, de romantiques indigestions.

* * *

On lit dans le *Journal* de notre humoriste parisien (1) : « Je définis le Jeune-France, ou romantique, un bipède à longs cheveux, qui fait des vers disloqués, s'habille le plus souvent d'une façon ridicule qu'il appelle pittoresque et artistique, fume comme un sujet du Grand Turc et se grise comme un Templier. » La prétendue définition n'est qu'une boutade; mais comme toutes les boutades, elle contient une part de vérité.

Le Jeune-France fume. C'est comme le premier degré de l'initiation romantique. De même que le collégien ne se considère comme émancipé et véritablement jeune homme que du jour où il a grillé sa première cigarette, de même « l'épreuve de la fumée » est la première que doit subir le futur adepte. Elle est douloureuse en général; « tous les débuts sont pénibles »; et Théophile Gautier l'a fort agréablement conté dans la première visite que Daniel Jovard fait à Ferdinand de C***.

Mais « l'estomac se culotte aussi rapidement, plus

(1) Ce *Journal*, inédit, contient des renseignements précieux sur la société française de 1830 à 1836.

rapidement même qu'une pipe », et il suffit de deux ou trois jours pour faire

Du conscrit de la veille un hardi vétéran.

Il n'en faut guère plus à Daniel Jovard pour « demander lui-même un cigare et le fumer vertueusement jusqu'au bout ».

Que d'exemples encouragent d'ailleurs l'aspirant romantique ! et quels exemples ! L'homme de toutes les excentricités, « l'incarnation de l'antibourgeois », celui sur qui se modèlent les premiers Jeune-France et Théophile Gautier lui-même, Petrus Borel enfin, a l'habitude de fumer, et il le proclame hautement dans la Préface de ses *Rapsodies*. « ... Heureusement que pour se consoler de tout cela (des gouvernants qui sont des stupides escompteurs, etc.), il nous reste l'adultère ! le tabac de maryland ! et du papel español por cigarillos. »

On fume donc : voyez la place qu'occupent le cigare, la pipe et la cigarette dans les *Jeune-France*, et dans tous les romans de l'époque. On célèbre la cigarette en vers, on la célèbre en prose ; pour elle on trouve des variantes au vieux refrain bachique de boire, de boire encore, de boire toujours.

Fumons donc, fumons donc ! Brûlons la cigarette,
Du cigare aspirons l'haleine parfumée.
L'existence nous fuit ; hélas ! rien ne l'arrête,
Elle n'est que fumée...

Fumons donc, fumons donc ! Enivrons-nous de rêves,
Demandons au tabac l'oubli de toute peine ;
Comme le cigarret toutes choses sont brèves
En l'existence vaine (1).

(1) *Les mirifiques bienfaits du cigarret et du cigare. Poème romantique mêlé de vers lyriques (sic), par Alphonse R***, JEUNE-FRANCE.* — Le « poème », inédit, a été composé en 1834. Il a cent trente-huit vers. On voit assez malaisément en quoi il est romantique, si ce n'est par le sujet qu'il traite ; mais les platitudes en crèvent les yeux.

Désormais la cigarette est « l'accessoire indispensable de toutes les réunions ». Que ferait-on sans elle? « Elle est aux mains d'un homme ce qu'est l'éventail aux mains d'une femme. » Elle fournit des attitudes,

Et donne contenance aux mains embarrassées.

Elle autorise les silences, elle ou le cigare :

Cigare à rallumer dispense de répondre.

Mieux encore, car ce ne sont guère jusqu'ici que qualités négatives, mieux encore, elle donne de l'esprit :

J'aspire la fumée,
Et je rends de l'esprit.

A ce compte, et en France surtout, qui n'aurait voulu devenir fumeur? Les fumeurs abondèrent.

Autre avantage — bien inattendu. Le tabac favorise les mariages. C'est du moins ce qu'affirme un gentil épisode du poème inédit.

Léonce ne demanderait pas mieux que d'épouser Jeanne, qui est un peu sa cousine, et qui de plus est fort jolie, « ce qui ne gâte rien », observe un judicieux hémistiche. Mais Jeanne paraît à Léonce « horriblement bourgeoise ». Heureusement qu'elle ne l'est pas tant que cela! Un jour que le jeune homme est venu déjeuner ses parents, au beau milieu de la « fumerie », elle fait gentiment irruption dans la pièce, prend crânement une cigarette, l'allume et sans sourciller la fume plus qu'à moitié. Le père n'ose pas se fâcher, le cousin est au comble de l'enthousiasme, et les accorailles définitives suivent ce joli geste romantique. Sur quoi le poète fait remarquer très sérieusement que le tabac, entre autres avantages « mirifiques », possède

Le magique pouvoir d'unir aussi les cœurs
Et de les enflammer comme des cigarettes.

Ce n'est pas que tout le monde ait accepté la nouvelle manie. Il y eut des protestations, et *la Mode* fut des premières à les faire entendre. « La pipe est devenue comme un délire : il est impossible de faire trois pas à Paris sans aspirer le nuage empesté de quelque insolent tabacolâtre. Ces horribles fumeurs vous imposent leur haleine empestée; et tous prennent à plaisir le vent sur les femmes et les tabacophobes... » Que ne les parque-t-on comme on vient de parquer « ces demoiselles » ! Heureusement, « si quelques jeunes gens élégants prostituent ainsi leur bouche, c'est à un cigare de la Havane ». Or « il y a entre un cigare espagnol et l'inferral *brule-gueule* chargé du tabac de la régie la différence qui existe entre la Taglioni et les danseuses des Funambules. Le cigare a quelque chose de doux, de moelleux, de parfumé; la pipe est horrible à sentir. Fumer un cigare, c'est une débauche; mais *fumer d'habitude, c'est avouer une dégradation intellectuelle*. L'homme qui a le pouvoir de penser, de s'aventurer dans les heureuses et suaves campagnes de la rêverie, cet homme ne fume pas. La pipe est la méditation matérielle d'un sot : s'il fume, c'est qu'il n'ose pas jouer avec ses pouces (1). »

Ce fut la lutte de la tabatière contre la cigarette et le cigare, « du tabac qu'on prenait par le nez contre celui qu'on prenait par la bouche ». Une douairière qui avait connu Mme du Deffand et qui s'en targuait à tout propos et hors de propos, répétait son mot volontiers : « Les jeunes gens d'aujourd'hui ressemblent aux morts : ils ne parlent pas et sentent mauvais. » Affirmation en partie inexacte, et qui prouve que la douairière n'avait pas l'esprit, ni l'amour de l'esprit, de l'illustre marquise.

(1) *La Mode*, 1830, t. III, p. 219. L'article est de Balzac. On le trouvera au volume XX des *Œuvres complètes*, p. 457, *Nouvelle théorie du déjeuner*.

Certaines mères de famille voient la nouvelle mode d'assez mauvais œil. Les fils résistent, et les mères finissent par céder. « ... Enfin, il a fallu me rendre, ma chère amie... Jean ne veut pas renoncer à une aussi vilaine habitude... Tant pis! Il en sera quitte pour se parfumer un peu plus... Vous pensez bien que nous n'allons pas nous fâcher pour une cause si futile... »

Et les fiancées font comme les mères de famille. L'une d'elles supplie son futur mari de renoncer à une « aussi fâcheuse habitude » ; le fiancé oppose une résistance courtoise, mais ferme,

Et l'amour du tabac triomphe de l'Amour.

Partout il se forme de petites sociétés, des clubs de fumeurs. Et ce qu'il y a de remarquable, et ce qui est bien caractéristique de l'époque, c'est que ni la littérature, ni « l'Art » ne sont jamais oubliés. Ces jeunes gens se défendent énergiquement de n'être que des dilettantes du plaisir, et avec la belle humeur de leur âge, ils usent contre leurs adversaires d'inoffensifs calembours.

On dit impudemment que nous ne *prisons* rien.

Nous sommes des fumeurs, mais nous sommes Artistes!

Ils se réunissent pour « fêter leurs nuageux mystères », mais aussi pour lire des vers. Le *Journal* du « flâneur parisien » nous a laissé le compte rendu d'une de ces petites solennités « tabagico-poétiques ».

« 6 juin [1835]. — Mon valet de chambre m'a remis avant-hier une lettre qu'à sa couleur et à son parfum j'ai tout de suite reconnue pour venir du jeune C***.

« Vous êtes invité à honorer de votre gracieuse présence la séance hebdomadaire du cigaret-club, qui aura lieu demain, à 9 heures du soir, chez M. N***. « Un membre du club dira des vers de circonstance. »

« C'était alléchant et je me suis rendu à l'invitation. Je ne me suis pas ennuyé.

« Mon entrée a été saluée par un joyeux tumulte de voix sonores. J'entendais, sans toutefois bien voir, ces jeunes gens étant enveloppés d'épais nuages, comme les dieux anciens. Une quinzaine de bouches à feu, de petits Etnas, lançaient, tel autrefois Cacus, des torrents de fumée ininterrompus. Je n'ai pas sourcillé, et bien m'en a pris; ces jeunes étourdis, ils me l'ont avoué plus tard, avaient voulu me faire subir l'épreuve du feu. J'ai fumé trois cigares, et l'on m'a salué, au départ, avec une nuance bien marquée de considération.

« Le cigaret-club n'ayant pas de salle spéciale, les réunions se tiennent chez chacun des membres successivement.

« Aucun appareil, aucun faste dans le décor. Sur une table, au milieu, une respectable quantité de boîtes de laque, de bois des îles, de métal, et dans ces boîtes, des tabacs de toutes les espèces. Il faut bien varier ses plaisirs. A côté, cinq ou six carnets de papel, et des cigares de toutes les tailles, simplement étalés sur des assiettes.

« ... Après qu'on eut ainsi beaucoup bavardé, et j'ai été frappé de la facilité, de la verve de quelques-uns de ces jeunes gens, M. N***, président du club pour la semaine, le président étant toujours celui chez qui se tient la réunion, demanda quelques minutes de silence, et l'on se mit en devoir d'écouter les « vers de circonstance ».

« Alors M. B***, un beau jeune homme de vingt-deux ans, nous a lu avec beaucoup de conviction et de feu une série de six sonnets en l'honneur de la cigarette. Il a préféré *cigarette* à *cigaret*, nous a-t-il expliqué, à cause de la plus grande variété et de la plus grande harmonie des rimes féminines. Il a intitulé ses sonnets

« A la gloire de la cigarette » : *Comment on la fait.* — *Comment on la tient.* — *Comment on l'allume.* — *Comment on la fume.* — *Défense de cracher.* — *Honneur à l'Espagne!*

« Chaque sonnet ayant été redemandé deux ou trois fois, j'ai pu retenir quelques vers. Mais je prierai l'auteur de me laisser prendre copie de ses pièces : il ne faut rien laisser perdre pour la postérité. »

La copie a-t-elle été prise? S'est-elle égarée? Toujours est-il que nous ne l'avons pas trouvée dans le *Journal*. Il est vraisemblable cependant que la postérité n'a pas beaucoup perdu, comme on en pourra juger par les bribes suivantes.

« Premier sonnet : *Comment on la fait.*

Choisissez du papet d'une blancheur d'ivoire,
A souplesse de soie, à douceur de velours...

« Ce sont les premiers vers.

« Premiers vers aussi du deuxième sonnet : *Comment on la tient.*

Mollement allongé, les pieds en des babouches,
Ayant autour de vous le frottement léger
D'un manteau d'Orient...

« J'en ai conclu que ni moi, ni aucun membre du cigaret-club n'observions les rites solennels, puisque personne n'était vêtu à l'arabe ou à la turque. L'auteur nous avait prévenus, il est vrai, que c'était description de fumerie solitaire; et nous étions seize.

« Derniers vers du sonnet :

..... sa blancheur opaline
Du pouce et de l'index jaillit comme une fleur.

« Je m'aperçois qu'il m'est impossible de me rappeler rien du troisième sonnet : *Comment on l'allume.*

« Quatrième sonnet : *Comment on la fume.*

Aspirez lentement, les yeux demi-fermés,
Du tabac espagnol le pénétrant arôme...

« Cinquième sonnet : *Défense de cracher.*

Oh! malédiction sur ceux de qui la bouche
Ne peut garder longtemps la divine vapeur!...

« Sixième sonnet : *Honneur à l'Espagne!*

« Derniers vers :

Espagne! A toi, salut! Gratitude profonde!
Ton Christophe Colomb te conquiert tout un monde,
Tu nous ouvres celui des rêves enivrants!

« Cette lecture achevée, j'ai vu avec terreur se lever un autre jeune homme, tout pâle celui-là, fluet et qui doit certainement mériter plus d'une fois le virulent anathème lancé par son robuste prédécesseur contre ceux qui s'épuisent à cracher en fumant. Heureusement il a eu l'inspiration courte. J'ai retenu la fin.

Mon corps perd tout son poids, il me pousse des ailes,
Et comme un chérubin je plane dans l'azur.

Dit par ce chétif jeune homme, avec cette voix et cette physionomie, c'était ridicule et mélancolique. »

Mais si le tabac se comporte en général comme un stupéfiant, il peut avoir aussi les effets d'un excitant, quand on en a déjà un peu l'habitude. L'inspiration est-elle rebelle par exemple? ou votre main lourde et votre cerveau légèrement engourdi? Faites un appel discret au cigaret ou au cigare; et votre torpeur d'être aussitôt secouée et les excellentes dispositions de revenir au galop.

« ... Je vous demande pardon d'avoir l'air de vous donner des conseils, mais vous pouvez m'en croire sur parole, la méthode est bonne, j'ai cent fois éprouvé son efficacité.

« J'étais précisément hier dans l'état que vous me décrivez si bien et dont je comprends que vous soyez inquiet, tête lourde, cerveau de plomb »... Impossible à cet endroit de continuer la citation, d'une énergie par trop familière. « ... Alors, à moi le papel ! à moi le tabac !... Une, deux, trois cigarettes, fumées sur mon divan ou en me promenant... A mesure que le nuage se forme dans ma chambre, il disparaît de mon cerveau... Mes idées deviennent claires, lucides, diaphanes... Les mots accourent, les rimes arrivent... Il me semble que le plus gracieux des génies de l'air les secoue devant moi dans une corbeille de fleurs ;... elles y tintent comme des grelots d'argent et d'or ; je n'ai plus qu'à écouter et à écrire... Il faudra que je compose un poème en l'honneur du tabac. Ce sera le poème de la reconnaissance... »

Le « poème » a été composé : ce sont les *Mirifiques bienfaits du cigaret et du cigare*, que nous avons analysé déjà.

Confinés d'abord dans leur chambre ou leur cabinet pour y célébrer leurs nuageux et odorants mystères (1), les fumeurs s'enhardirent bientôt jusqu'à paraître en public, la cigarette ou le cigare à la bouche. Il y eut des sourires et des protestations indignées : on se moqua et l'on cria au scandale ; de vieilles douairières levèrent les bras au ciel et pronostiquèrent que c'était à ce coup la fin de toutes les élégances ; et quand on eut bien crié, bien chansonné, bien caricaturé, on se tut et l'on adopta, — on se résigna, du moins.

Dans une des spirituelles *Lettres pariennes* du vicomte de Launay, Mme de Girardin déplorait

(1) On n'osait pas encore se montrer en public avec la cigarette aux lèvres. Cf. comtesse DASH, *Mémoires*, t. III, 249 ; A. KARR, *les Guépes*, janvier 1840, p. 92. S'il faut en croire d'Althon-Shée (*Mémoires*, p. 138), c'est à lord Seymour que la « manie fumante », comme disait une vieille douairière, dut de se généraliser.

(26 juillet 1839) que le boulevard des Italiens fût obscurci de « vapeur cigarine », et elle constatait mélancoliquement qu'on demandait chez Tortoni une glace aux fraises, et qu'on avalait en réalité un affreux sorbet à la nicotine. Mais, trois ans plus tard, une autre jeune femme, moins distinguée assurément et moins spirituelle, observait, sans être une lionne, qu'entre des mains finement gantées la cigarette ne manquait pas de grâce, et qu'à la condition d'être de choix, les cigares exhalaient une odeur qui, même pour des narines féminines, n'avaient rien de désagréable. Nous sommes loin du temps où Balzac pouvait écrire : « Les Parisiennes n'ont que deux antipathies : les crapauds et la fumée de tabac. »

Il ne manquait plus à la mode nouvelle que d'être officiellement consacrée par des littérateurs de quelque renom. A. Rabbe composa un joli poème en prose en l'honneur de la pipe ; on le trouvera au premier volume de ses *Œuvres*, p. 229. Et il ne fallut pas moins de trois chants à Barthélemy pour célébrer dignement *l'Art de fumer*. C'était presque la gloire.

Du moins une belle notoriété avait-elle été depuis temps acquise au nouvel usage, grâce aux femmes — à quelques femmes. Romantiques en cela, les lionnes l'ont adopté. Désir violent de manifester sa personnalité ou amour maladif du scandale, la lionne fume : quel plaisir peut valoir celui d'étonner, de stupéfier ses contemporaines et ses contemporains ! On les blâme, on les persifle. Oser porter « à leurs lèvres roses des cigarettes d'Espagne » : un pareil dévergondage n'aurait-il pas « fait frissonner, reculer, défailir toutes les grandes dames du grand siècle (1) » ! La lionne hausse les épaules, et continue à pétuner, ravie de faire enrager les vieilles douairières. Il ne serait pas impossible

(1) *La Mode*, 15 juin 1842, *Extrait des Mémoires d'un Lion*.

qu'elle soit pour quelque chose dans le nouvel aménagement de quelques maisons « fashionables », où l'on a « une salle à fumer comme on a une salle à manger (1) ». Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que le désir de plaire à telle ou telle lionne donna à beaucoup de jeunes gens l'habitude de griller des cigarettes. « André n'est plus le timide et rougissant jeune homme que vous avez connu. La petite D*** s'est chargée de son éducation. C'est une bonne maîtresse, sans jeu de mots, à en juger par les résultats. Depuis qu'il la connaît, André fume comme un oriental. Il y a des jours où l'air, chez lui, est irrespirable... (2) ». Et c'est ainsi que, sans le vouloir, puisqu'enfin le romantisme n'avait pas toujours leurs sympathies, les lionnes ont contribué plus que personne peut-être à la diffusion d'une habitude romantique

II

Comme Barthélemy le constate avec simplicité dans son prosaïque poème, la *cruche flamande* et le *grog au rhum* s'accordent parfaitement bien avec le tabac. Rien ne donnant soif d'ailleurs comme de fumer, on se mit à

Humer la cigarette en vidant force pots;

et le punch et l'orgie furent rapidement parmi les plus chères habitudes des Jeune-France.

On fumait pour ahurir le bourgeois : on se grisa pour l'ahurir davantage et le scandaliser, « par bravade, ennui et dégoût de sa bêtise solennelle », et aussi pour

(1) Vicomte DE LAUNAY, *Lettres parisiennes*, 8 février 1837.

(2) Joseph A***, mai 1836.

« se culotter tout à fait », pour « se compléter » comme il est dit dans *le Bol de punch*. Et l'on suivit le même modèle, mais de plus près cette fois : on imita Byron et les fameuses orgies de Newstead Abbey ; du moins nos jeunes écervelés s'y efforcèrent-ils de leur mieux.

Le nombre de ces disciples aurait été de très bonne heure considérable, s'il faut en croire l'un d'entre eux.

Il est depuis longtemps avéré que nous sommes
 Dans le siècle environ dix mille jeunes hommes
 Qui, du démon de l'art nous croyant tourmentés,
 Dépensons notre vie en excentricités,
 Qui, du fatal Byron copiant les allures,
 De solennels manteaux drapons nos encolures (1).

Dix mille, c'est un chiffre. Mais la poésie ne fit jamais bon ménage avec la statistique, et il y a là sans doute une « poétique exagération », malgré ce que le fait a, nous dit-on, d'« avéré ». Ce qui est sûr du moins, c'est l'empressement que, vers 1830, l'on mit à suivre l'exemple du grand poète anglais. L'enthousiasme des Jeune-France n'eut jamais d'égal que leur candeur.

Tout le monde connaît les pages amusantes où Théophile Gautier a conté ces excentriques prouesses et ces mirifiques « beuveries », en s'en moquant un peu : le Petit Moulin-Rouge, tenancier Graziano ; l'envie folle de faire de la petite auberge un autre Newstead ; le crâne apporté par Gérard de Nerval et volé à la « collection anatomique » de son père, « ancien chirurgien d'armée », un crâne qui « avait appartenu à un tambour-major tué à la Moskowa » et que, pour la circonstance le doux Gérard avait « monté en coupe au moyen d'une poignée de commode en cuivre fixée à l'intérieur de la boîte osseuse par un écrou tourné sur un pas de

(1) Philothée O'NEDDY, *Poésies posthumes*, 1877 : *Une fièvre de l'époque*, 1837.

vis » ; le crâne, rempli de vin, circulant à la ronde, « et chacun en approchant ses lèvres avec une répugnance plus ou moins bien dissimulée » ; — et, dans *le Bol de punch*, l'imitation naïve de l'orgie classique, c'est-à-dire l'orgie telle que la décrivent les romans à la mode, tous les détails en étant minutieusement réglés d'avance, le rite scrupuleusement suivi, et pour qu'il n'y ait pas la moindre hésitation, le plus petit accroc dans l'observation de cet extraordinaire protocole, chaque convive ayant, ouvert à ses côtés, le livre où son auteur favori parle de « l'orgie échevelée », et en traduisant fidèlement le texte dans ses gestes et dans ses paroles... « C'est ici que je dois verser du vin dans mon gilet, et donner à boire à ma chemise. La chose est dite expressément page 171 de la *Peau de chagrin*. Voici l'endroit. Diable! c'est précisément mon plus beau gilet, un gilet de velours, avec des boutons d'or guillochés. N'importe, il faut que le caractère soit conservé; le gilet sera perdu. (*Il se verse un grand verre de vin dans l'estomac.*) Ouf! c'est froid comme le diable, j'aurais dû avoir la précaution de le faire tiédir. Je serai bien heureux si je n'attrape pas une pleurésie. C'est joliment commode d'avoir la poitrine toute mouillée comme je l'ai! » Plaisante mascarade, dont il convient de sourire, mais que l'on a prise alors terriblement au sérieux, comme nous le verrons.

C'est d'abord dans la littérature, en poésie comme en prose, un débordement, un « ruissellement merveilleux de fêtes orgiastiques » ; et ce ne sont ni les moins dépenaillés, ni les moins faméliques qui pratiquent avec le moins d'emportement ces débauches... d'imagination. Petrus Borel a connu la misère la plus noire, il a souvent manqué de pain : son Passereau n'en a pas moins le culte du « ponche ». Dans ses moments de spleen, « sa porte était condamnée, sauf à Albert qui, assez volontiers, venait se coffrer avec lui ;

non pas mû par le même délire, la même souffrance, la même désolation, mais pour l'originalité du fait, pour prendre un peu la vie à rebrousse-poil et parodier celle bourgeoise rectiligne; et par dessus tout, alléché par le ponche et le cigaret, pour lesquels Albert avait une foi religieuse, une conviction profonde, une considération très distinguée ».

Albert et Passereau, bien entendu, se grisent méthodiquement, avec accompagnement de propos philosophiques, dont Théophile Gautier s'est certainement souvenu dans ses *Jeune-France*.

« La vie est bien amère et la tombe sereine. Verse Albert! du ponche! du ponche! que je dorme, encore un verre de néant. Ai-je toujours ma tenace raison, dis-le moi? Verse à boire, Albert, verse, enfin, je chancelle; verse, je sens la réalité qui s'en va. » « Le lendemain matin, de très bonne heure, quelques bougies brûlaient encore d'une façon sinistre; blême et décomposé, Passereau pestait et jurait sur son lit. » C'est le dénouement obligé.

Rien n'est élégant, rien ne sent son Jeune-France comme une belle orgie. Encore faut-il que la fête soit célébrée selon certains rites et qu'il y ait du « gothique » en l'affaire. Quelqu'un en propose une dans *le Bol de punch*. Déchaînement subit d'enthousiasme.

« Oui! oui! une orgie pyramidale, phénoménale, crièrent tous les drôles à la fois, une orgie folle, échelonnée, hurlante, comme dans *la Peau de chagrin* de M. de Balzac, comme dans *le Barnave* de M. Janin, comme dans *la Salamandre* de M. Eugène Sue, comme dans *le Divorce* du bibliophile Jacob.

« — Non, non, à bas celle-là! c'est empire, c'est poncif!

« — Comme dans *la Danse macabre*, du même.

« — A la bonne heure, c'est moyen âge, au moins, cela a une tournure. »

Et en effet, à côté « des marquis, des comtesses et des merveilleux », il y aura « des truands et des mauvais garçons, avec le camail et le chaperon, la grande plume rouge, haute de trois pieds, la dague au poing, un jurement à la bouche, tous pêle-mêle avec des bohémiennes et des filles folles de leurs corps, en jupes bigarrées et étincelantes de clinquant ».

C'est l'orgie type; et les accessoires obligés s'en retrouveront dans toutes les « fêtes romantiques », avec d'insignifiantes variations.

Les bousingots donnent le ton comme toujours, et Philothée O'Neddy nous décrit une de leurs séances.

Au centre de la salle, autour d'une urne en fer,
 Digne émule en largeur des coupes de l'enfer,
 Dans laquelle un beau punch, aux prismatiques flammes,
 Semble un lac sulfureux qui fait houer ses lames,
 Vingt jeunes hommes, tous artistes dans le cœur,
 La pipe ou le cigare aux lèvres, l'œil moqueur
 Le temporal orné du bonnet de Phrygie,
 En barbe Jeune-France, en costume d'orgie,
 Sont pachalesquement jetés sur un amas
 De coussins dont maint siècle a troué le damas.

Et le sombre atelier n'a pour tout éclairage
 Que la gerbe du punch, spiritueux mirage (1).

Quant aux propos échangés autour de l'« urne en fer », c'est une avalanche des plus étourdissants, des plus truculents, des plus invraisemblables paradoxes. *Sous la table, Celle-ci et celle-là et le Bol de punch* en donneront une idée exacte; et si l'on n'en fait pas ici l'analyse, c'est justement que nous allons les retrouver ailleurs en pleine réalité.

Orgie et punch : pour l'époque il n'y a pas de mots plus fréquemment appariés.

(1) *Feu et flamme*, poésies, 1833. *Nuit première*. — *Pandæmonium*.

« *Orgie* devint facilement à la mode. Peu de drames sans orgie, depuis que Gennaro avec son poignard avait gravé sur la façade du palais des Borgia la triomphante anagramme *Orgia*.

« Il était fécond, le nombre d'incidents mouvementés auxquels prêtaient ces deux courtes syllabes si pleines. L'orgie, c'était avec la beauté et la richesse, la sensualité, l'oubli de la vie, les joies de l'enfer, la révolte contre la société, le délire des sens (1). »

Pas d'œuvre d'imagination qui n'ait son « orgie ». C'est surtout un épisode obligé dans tout roman qui prétend donner une peinture exacte des mœurs de l'époque. « L'orgie! vive l'orgie!... les quatre buveurs à longs cheveux et à longues barbes, ivres et couchés sur le parquet, une fumée de pipe de houcas, de papetitos, de cigares et de cigarettes, par dessus tout cela les verres brisés, le parquet ruisselant et les femmes souriantes, l'amour dans les yeux, le cigare à la bouche; vive, vive l'orgie!... (2). »

Orgie de toute part dans la littérature, orgie de toute part dans la société, comme en fait foi une amusante pièce de Roger de Beauvoir, dans *la Cape et l'Épée*.

Arthur est ce qu'on nomme un poète à la mode,
Romanesque jeune homme, et qui ne croit à rien,
Abîmé de champagne et mauvais rimeur d'ode,
Mais qui ne chante pas trop mal l'italien.

Il est rose et bien fait. — On le met en musique,
Il enlève beaucoup de femmes dans ses vers :
Il fume, boxe, boit sur la place publique...

Nous avons à Paris beaucoup de ses semblables,
Dérangés par système, honnêtes jeunes gens,
Qui veulent à tout prix boire et casser des tables,
Et rentrer en fumant le soir chez leurs parents.

(1) CHAMPFLEURY, *Les Vignettes romantiques*.

(2) DE FERRIÈRE, *Romans et mariage*, t. I, 97.

Au reste, les viveurs pouvaient s'autoriser de précédents illustres. Un moment il n'avait été question à Paris que de la fête donnée par Alexandre Dumas en 1832 au square d'Orléans. Et cette « nuitée » avait eu un tel retentissement que Petrus Borel, pour fêter son installation rue d'Enfer — un beau nom de rue pour un romantique ! — avait voulu en faire la parodie. La maison n'était pas grande : jamais le pauvre Borel n'habita de palais ; mais du local exigü — un étage et un entresol — on tira le meilleur parti possible. Au premier, l'orgie déployait ses excentricités, déroulait sa folle sarabande ; et l'entresol servait d'ambulance au champ de bataille romantique de l'étage supérieur. Quand un des joyeux convives était à bout de forces et succombait, on le descendait à l'infirmerie du rez-de-chaussée, où il recevait les soins que nécessitait son état. Alexandre Dumas avait été invité, naturellement, et c'est lui qui, de tous ces jeunes fous s'était montré « le plus voluptueux et le plus raffiné » : « il mangeait de la crème dans un crâne (1) ! »

Mais qu'étaient ces deux fêtes, à côté de la « grande orgie moyen-âge organisée par tous les romantiques : poètes, romanciers, graveurs, sculpteurs, architectes, et qu'ils dénommèrent fièrement : *Fête des Truands* (2) » Pour que le décor fût digne de la scène, tous les artistes s'étaient mis à l'œuvre, et jamais salle de bal ou de festin ne fut plus merveilleuse.

La fête eut lieu le 28 novembre 1835, et la cohue y fut énorme.

« Les adeptes du romantisme faisaient tant parler d'eux et l'on racontait sur leur compte des traits tellement excentriques, que beaucoup de gens du monde s'étaient fait inviter pour voir de près ces bêtes cu-

(1) Cf. CLARETIE, *Petrus Borel*, p. 35.

(2) Ad. JULLIEN, *le Romantisme et l'éditeur Renduel*, p. 59.

rieuses. » Il était venu aussi beaucoup d'acteurs et de comédiennes. On avait même convié le commissaire de police et sa femme, pour avoir la certitude que rien ne troublerait la fête : le commissaire s'excusa.

Travesti de rigueur. Quelques costumes étaient superbes, tel celui de Roger de Beauvoir en vénitien, « à la Paul Véronèse : grande robe de damas vert-pomme, ramagé d'argent; toquet de velours nacarat et maillot rouge en soie; chaîne d'or au col (1) ». Mais la plupart des Jeune-France n'ayant pas un sou vaillant, ce n'était pas par le luxe que brillaient en général les déguisements. Buffet peu varié, quoique copieusement servi. Consommations peu délicates, beaucoup de charcuterie et de vin chaud; les rafraîchissements étaient remplacés par des fresques. « On mange sur le pouce, et la presse est si grande autour du buffet que Nanteuil, dont la haute taille dépasse toutes les autres, a l'air de poser sa galantine sur la tête de ses voisins. C'est peu ragoûtant, mais amusant au possible (2). »

Le retentissement de « la grande nuitée » fut inouï; et les jeunes gens mis en goût ne songèrent, on le dirait, qu'à renouveler une si copieuse, une si romantique distraction. « La grande fête en fit de petites (3). »

Deux passages de nos documents inédits en seront des preuves suffisantes.

« Chez quelques bonnes douairières où j'ai la faiblesse de fréquenter », écrit « le flâneur parisien », le 15 janvier 1836, « il n'est bruit que d'un horrible scandale » provoqué par une orgie de ces satanés romantiques, ainsi que s'expriment quelques âmes charitables, avec des envies folles de se signer, comme

(1) Théophile GAUTIER, *Portraits contemporains*.

(2) Renduel. Cité par M. Ad. JULLIEN, *le Romantisme et l'éditeur Renduel*, p. 59. — Cf. BALZAC (t. VII, p. 496), *les Illusions perdues*, sur les orgies romantiques.

(3) Louis F***, vingt-six ans, 1836.

si elles entrevoyaient à ces seuls mots les cornes et le pied fourchu de Belzébuth! Il se serait passé chez le jeune de F***, des choses monstrueuses, abominables, à faire dresser les cheveux des Jeune-France malgré leur respectable longueur! *Horrescit quisquis referens* et surtout *quæque*. On clabaude au lieu de sourire. Pour quelques flacons vidés, quelques pots cassés, quelques ribaudes lutinées! J'aurai des détails.

« 18 janvier. — On m'a donné des détails. Il faut avouer que mes jeunes contemporains ne manquent pas d'aplomb, du moins au début de leurs petites fêtes. Leurs façons de s'amuser ont incontestablement plus d'horizon et d'ampleur que celles de leurs pères; elles ont peut-être moins de spontanéité; et puis, elles sont moins gaies...

« C'était bien, en effet, « l'orgie romantique dans toute son épouvantable horreur », comme dit cet imbécile et ce capucin de M***, qui prétend qu'on devrait bien mettre un terme aux mauvais exemples, à l'influence malfaisante de tous ces polissons et de ces drôles, et qui s'indigne de ce qu'il appelle l'incompréhensible aveuglement et la scandaleuse faiblesse de cette bourgeoise de royauté...

« Punch gigantesque, colossal, pyramidal. Saladier fait tout exprès, et que le petit de F*** gardera parmi ses meubles de famille, pour l'édification sans doute de ses futurs enfants, et pour leur faire admirer la capacité paternelle. Quinze pintes de contenance, et ils étaient dix-huit en tout, jeunes gens ou femmes! On a vidé le saladier, peut-être en partie par les fenêtres ou dans les corsages de ces dames, mais on l'a vidé! Hurrah pour Byron!

« Et — ô horrible! horrible!! mort horrible!!! — on l'a vidé en buvant dans des têtes de morts!!! Le saladier gigantesque était flanqué de quatre têtes de morts,

comme un château de ses tourelles (1). Elles sortaient de quatre énormes gerbes de fleurs, et elles étaient coiffées, l'une d'un immense feutre à plume, l'autre d'un morion, la troisième d'une toque à créneaux, la dernière d'une mitre.

« ... Et le dégoût a soulevé le cœur des demoiselles folles de leur corps, quand on a apporté le quadruple ornement du punch. Elles se sont toutes mises à crier du haut de leur tête. Mais ce sont des hurlements de terreur qu'elles ont poussés, quand on a voulu les forcer à boire dedans, comme les hardis et vaillants gentilhommes, leurs compagnons, dont quelques-uns avaient la nausée. L'une d'elles s'est jetée à une fenêtre, menaçant de se précipiter, si la tête pleine de punch faisait un pas de plus vers elle... »

En même temps, affolée, elle ouvre la croisée, appelle au secours de toutes la force de ses poumons « qu'elle avait robustes ». Rassemblement. On crie au meurtre. Malgré les supplications désespérées du portier d'abord, des domestiques ensuite, on envahit « la salle du festin ». Lutte homérique de quelques instants. Un des envahisseurs va chercher « le guet », et il ne faut rien de moins que la considération et l'influence dont jouissent les familles des trop consciencieux imitateurs des romans romantiques, pour étouffer l'affaire.

Et l'auteur du *Journal* de conclure avec une ironie tranquille :

« Sans aucune espèce de doute, les beaux jours des belles choses sont passés, et il n'y a plus rien à attendre d'une société à ce point ennemie du pittoresque et où

(1) La tête de mort est l'accessoire indispensable de toute orgie. Cf. *le Bol de punch* : « Une tête de mort, des besicles sur le nez, une calotte grecque sur le crâne, une pipe culottée entre les mâchoires... » C'est aussi le détail que les Jeune-France, dans leurs orgies, inspirées pour la plupart de leurs lectures, imitèrent le plus volontiers.

les moindres libertés artistiques sont l'objet de si brutales répressions. »

Avec son flegme coutumier, notre ironique observateur se moque de « ces intéressantes tentatives qui avortent si malencontreusement par la faute des bourgeois et par celle du guet » ; son récit manque par trop de sympathie, et ce Mérimée au petit pied, à force de se complaire dans son attitude froide et moqueuse, ne donne pas l'impression directe de la réalité. On la trouvera, cette impression, dans la lettre que voici, toute frémissante d'exaltation, vibrante d'enthousiasme, et où il semble qu'on entende encore gronder par instants les tumultueux échos de la fête.

La lettre est du mois de décembre 1836.

« ... Oui, nous l'avons eue enfin, cette orgie de nos rêves ! Et cela fut grandiose, cela fut fantastique, cela fut romantique vraiment ! ... Enfer et damnation ! l'inoubliable soirée ! ... A marquer d'un caillou blanc, comme aurait dit ce piriforme, asiniforme, ostréiforme G***, qui nous enseignait jadis l'art d'écrire mal ou plutôt de ne pas écrire du tout. » Allusion à quelque pauvre régent de rhétorique, sans doute.

« Jusqu'à la semaine dernière, nous avons eu des punchs, mais des punchs épiciers, des punchs bonnets de coton, des punchs cols de chemise », ce qui veut dire tout simplement bourgeois. « Cette fois, ç'a été l'orgie sacrée, cheveux au vent, ceintures dénouées...

« De huit heures du soir à quatre heures du matin, elle a étincelé, elle a flamboyé, elle a rugi. Du dehors, les fenêtres rougeoyaient comme des soupiraux de l'enfer... Les ignares bourgeois qui passaient se signaient comme devant l'autre de Satanas. »

Dans cette atmosphère « lourde, épaisse et comme grasse du fumet des plats, du bouquet des vins et du parfum des femmes », conversation « saccadée, fiévreuse, tour à tour étincelante et profonde, fulgurante

comme un éclair d'épée, molle et capricieuse comme une sultane, ou sarcastique comme un éclat de rire de damné », et d'ailleurs coupée d'assez bonne heure « de hoquets et de râles ».

— Holà, maraud! A boire, par la mort et le sang! J'ai le gosier sec comme une tragédie. A boire, à boire encore, à boire toujours!

— Verse, par la mort-Dieu, verse! Je ne suis qu'au troisième ciel, je veux monter jusqu'au septième, exelsior! verse, tudieu! exelsior, te dis-je!

Au bout de la table, on entend une voix de stentor :

La vie est une bouteille.
Quand on a vidé le jus,
De la casser je conseille,
En nous asseyant dessus.

— Par la queue de Belzébuth, silence au poète mélancolique! Sommes-nous ici pour larmoyer? Non, Pasques-Dieu, mais pour nous rigoller véhémentement. Or çà, mes frères, rigollons-nous!

Il chante à plein gosier :

La vie est une belle femme,
Il faut toujours la respirer,
Lui donner sans cesse son âme,
Il faut toujours s'en enivrer.

— A nous le vin! à nous l'orgie! à nous les femmes! hurle la table entière dans une tempête d'enthousiasme.

Nous faisons grâce au lecteur des propos philosophiques, ainsi que des considérations politiques et sociales qu'échangent tous ces écervelés : la vertu n'est qu'un mot; une honnête femme est celle qui n'a qu'un amant à la fois; la vie ne doit être qu'une partie de plaisir; la politique est l'art de profiter des hommes sous couleur de prendre leurs intérêts, etc., etc. La substance — et les développements — se retrouvent dans toutes les « orgies » que décrivent régulièrement

les romans qui veulent être à la mode. Quant à leurs opinions littéraires, on les devine : « Vive le romantisme ! Mort aux perruques ! »

A minuit précis, à « l'heure fatidique », on apporte le punch. Il faut laisser la parole au narrateur.

« Quand les six bols immenses, gigantesques comme des urnes, eurent été déposés sur la table, on y mit le feu. Et les flammes dardèrent partout à la fois leurs petites langues bleues, infatigables. Elles crépitaient, se poursuivant, s'enlaçant, se dépassant pour se rejoindre encore, dansant joyeusement la sarabande, comme de subtils feux follets dans un cimetière.

« Alors une voix sépulcrale cria :

« — Qu'on introduise Yorick !

« Et Yorick parut.

Ce fut un saisissement, suivi de cris d'effroi terribles. Les femmes se cachèrent la figure dans la poitrine de leurs voisins, et s'agrippant de leurs mains aux épaules viriles, dans un geste convulsif qui implorait protection et pitié, elles poussaient des plaintes prolongées, stridentes. Quelques-unes jugèrent bon de s'évanouir ; on les déposa dans un coin. Même parmi les hommes, il y en avait qui n'osaient regarder le nouveau venu fixement.

« Cependant Yorick avançait, soutenu avec beaucoup de précaution, de chaque côté, par un pénitent en cagoule.

« Il avançait. Chacun de ses pas faisait sinistrement cliqueter ses os. De temps à autre, il tournait la tête, comme pour bien montrer à tous sa face hideuse, puis brusquement ses mâchoires s'écartaient et se mettaient à claquer comme des castagnettes.

« Il semblait qu'on entendît des frissons...

« Toujours avec de minutieuses précautions maternelles, les deux pénitents en cagoule conduisaient Yorick vers le grand fauteuil gothique qui l'attendait, au milieu de la salle. Yorick allongeait à droite et à gauche ses mains décharnées. Les plus braves pre-

naient, secouaient violemment; mais on voyait leurs tressaillements involontaires; et Yorick remerciait en faisant claquer plus sinistrement encore ses mâchoires.

« On le fixa dans le fauteuil gothique. On mit des coussins de pourpre sous son crâne et derrière ses vertèbres... Et alors, au milieu de l'épouvante, de l'horreur générale, qui tenait toutes les jambes incrustées au plancher, Yorick, après avoir étendu le bras horizontalement, comme pour commander le silence, Yorick parla!

« Cettefois, ceux qui n'étaient pas dans la confiance et qui ignoraient que l'un des deux pénitents en cagoule était ventriloque faillirent, eux aussi, se trouver mal. »

Le squelette articulé débite des vers, naturellement.

La vie, hélas! est passagère,
Amis, souvenez-vous en bien.
Pour qu'elle soit douce et légère,
Croyez-moi, ne négligez rien.

Il y a dix strophes de cette nouveauté.

Finalement, on installe un bol de punch sur les genoux du squelette, on lui met une coupe en main, et il invite ses « amis » à venir y boire « l'oubli de tous les maux ». Quelques « intrépides » reçurent la coupe d'Yorick; d'autres « ridiculement pusillanimes » aimèrent mieux se servir eux-mêmes.

On proposa d'organiser une danse macabre, qu'Yorick aurait conduite. Mais son propriétaire protesta : on aurait pu le lui détériorer. « Une émotion rare supprimée », gémit notre correspondant, qui se console en observant qu'« il y a des épiciers partout ».

Les émotions pourtant n'avaient pas manqué. Ceux qui n'étaient pas restés « ivres-morts sur le plancher » se retirèrent, comme ils purent, « en faisant des réflexions ». Faire des réflexions est l'habitude, comme on sait, de ceux que le langage familier appelle « les doux pochards ».

Il arrive aussi que, ces réflexions, on les fait au

poste de police, et que l'orgie commencée dans la « salle éblouissante de clarté » s'achève — au violon. Rien ne serait sans doute plus amusant que de parcourir les rapports des « infâmes agents du guet », comme disaient volontiers les Jeune-France. Les prosaïques, les piètres dénoûments qu'on y trouverait des orgies romantiques! Ce sont les conséquences immédiates, très ordinaires d'ailleurs, mais en général sans suites trop fâcheuses, de toutes ces juvéniles folies. Il en est d'autres, moins passagères, plus ennuyeuses surtout et qui sont comme la revanche humiliante de la pauvre et débile nature contre tant d'« orgueilleuses » et ridicules « prouesses ». Dans quelques correspondances de 1850 à 1855, que nous avons eues sous les yeux, il est assez souvent question de gastralgie, de gastrite, et autres affections semblables. Ces correspondances étaient signées d'anciens Jeune-France, définitivement rangés. Est-il téméraire de conjecturer que c'étaient les suites naturelles du régime par trop romantique auquel, vingt ou vingt-cinq ans plus tôt, les estomacs avaient été soumis?

Ce fut le sort des obscurs comparses. Celui des modèles, des « chefs de file » fut plus triste encore. « Presque tous moururent lamentablement pour avoir vécu trop bien. Roger de Beauvoir ruiné, démodé, cloué à son fauteuil, trépassa presque oublié; Malitourne mourut fou; Lautour-Mézeray finit ses jours dans le gâtisme; Briffault rendit l'âme à l'asile de Charenton; et le grand Alfred de Musset lui-même qui avait été si souvent leur compagnon de fêtes, périt tristement comme eux (1). »

LOUIS MAIGRON.

(1) J. BOULENGER, *Sous Louis-Philippe, les Daudys*, p. 167.

LES LIVRES

MARCEL PREVOST : *Pierre et Thérèse* (Lemerre). — **ROMAIN ROLLAND** : *Jean-Christophe à Paris*. — *Dans la maison* (Ollendorff). — **FRANÇOIS DE NION** : *La Peur de la Mort* (Ambert). — **GEORGES D'ESPARBÈS** : *Le Vent du Boulet* (Monde illustré). — **ROGER MARTIN DU GARD** : *Devenir!* (Ollendorff). — **GEORGES DEHERME** : *Auguste Comte et son œuvre* (Giard et Brière). — **VICTOR HUGO** et **PAUL MEURICE** : *Correspondance* (Fasquelle). — **JEAN DORNIS** : *Essai sur Leconte de Lisle* (Ollendorff). — **ALPHONSE SÉCHÉ** et **JULES BERTAUT** : *Verlaine* (Louis-Michaud).

I

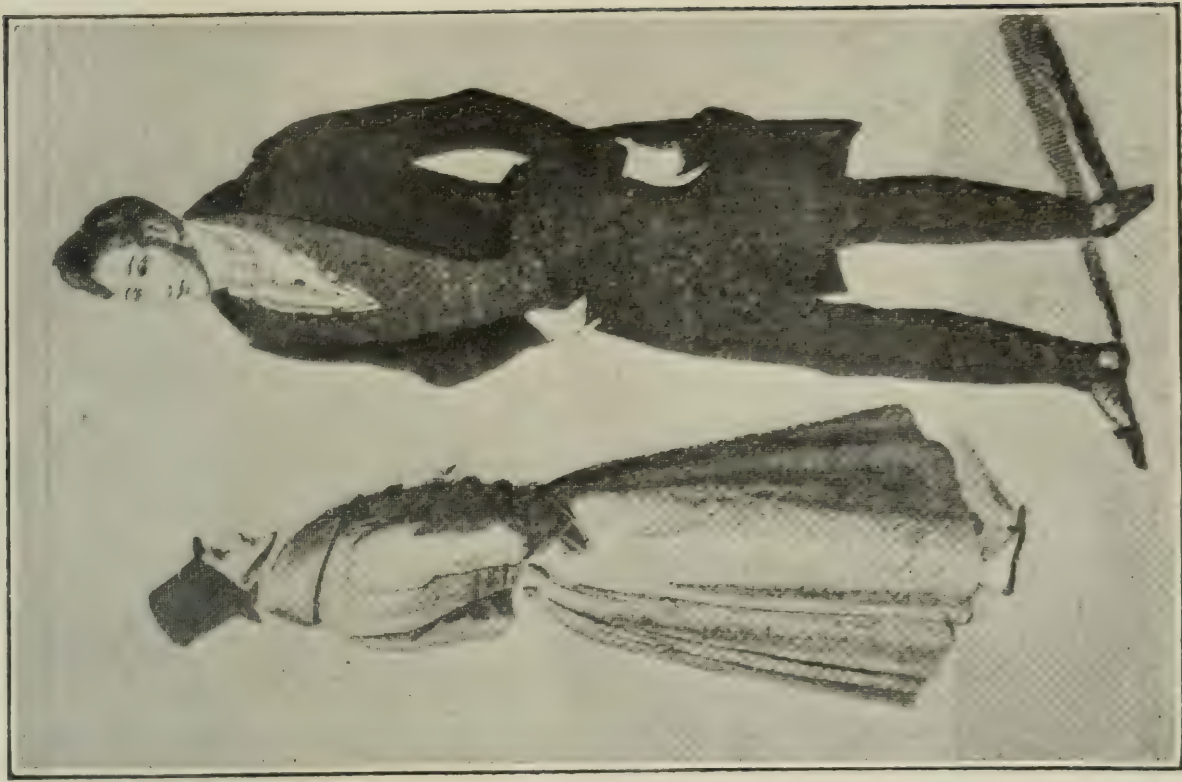
Je crois bien que le cas de M. Marcel Prévost est unique. Il a réussi surtout par l'habileté. Normalement, il aurait dû devenir ensuite un simple professionnel, appliquer avec dextérité peut-être, mais sans se renouveler, les formules qui lui avaient valu le succès. Au contraire, il a travaillé davantage ou mieux, il a développé son talent; et, alors qu'il n'en avait aucunement besoin pour conquérir une notoriété que *les Demi-Vierges* avaient rendue aussi éclatante que possible, il a composé des romans de mœurs d'un mérite solide.

Comparez à *Monsieur et Madame Moloch* son *Automne d'une Femme*, comparez à *Pierre et Thérèse* ses *Demi-Vierges* même, cette œuvre si experte, qui pei-



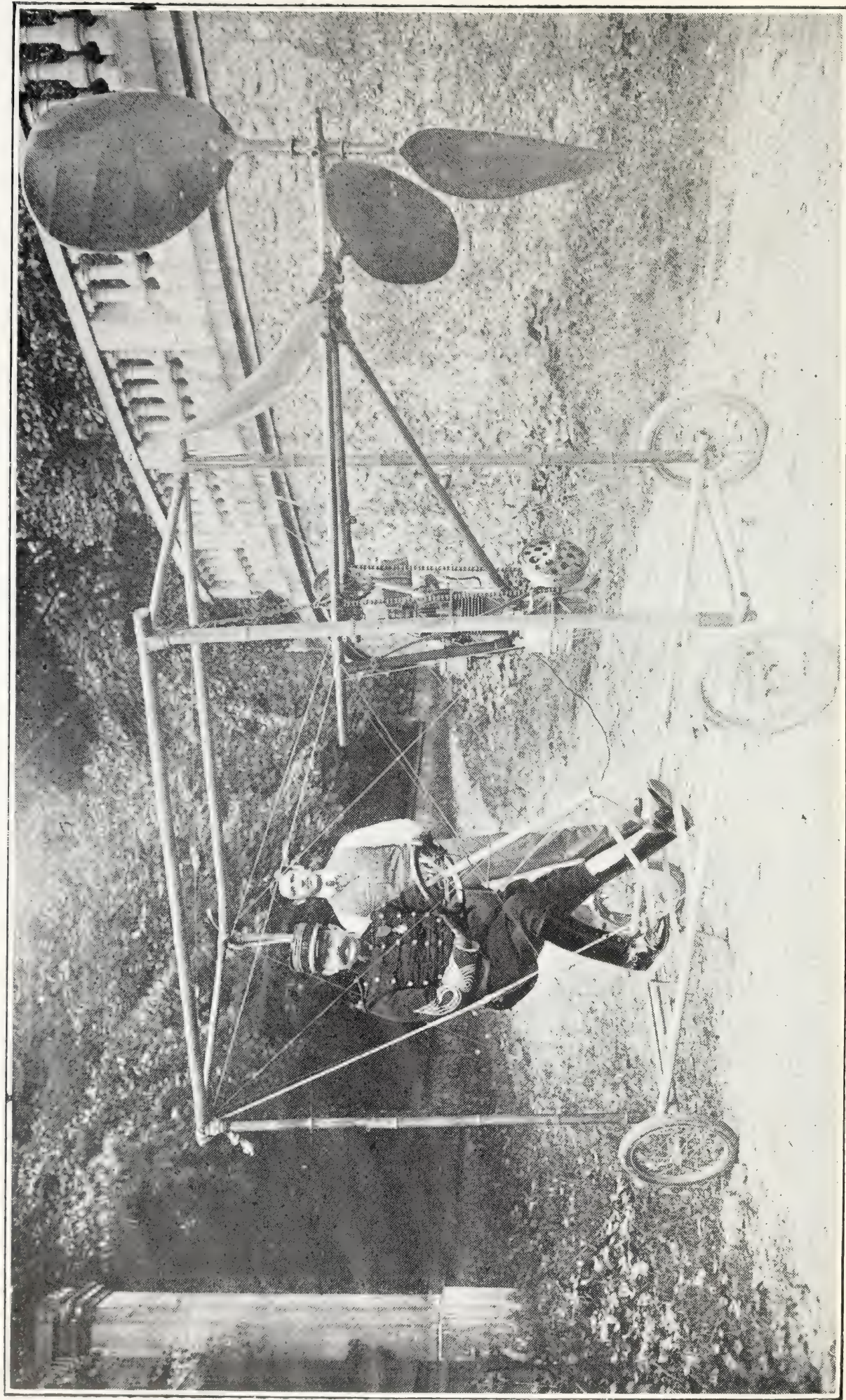
20347. — Le bal de la Grande Chaumière

(D'après une lithographie de 1842. — Musée Carnavalet.)

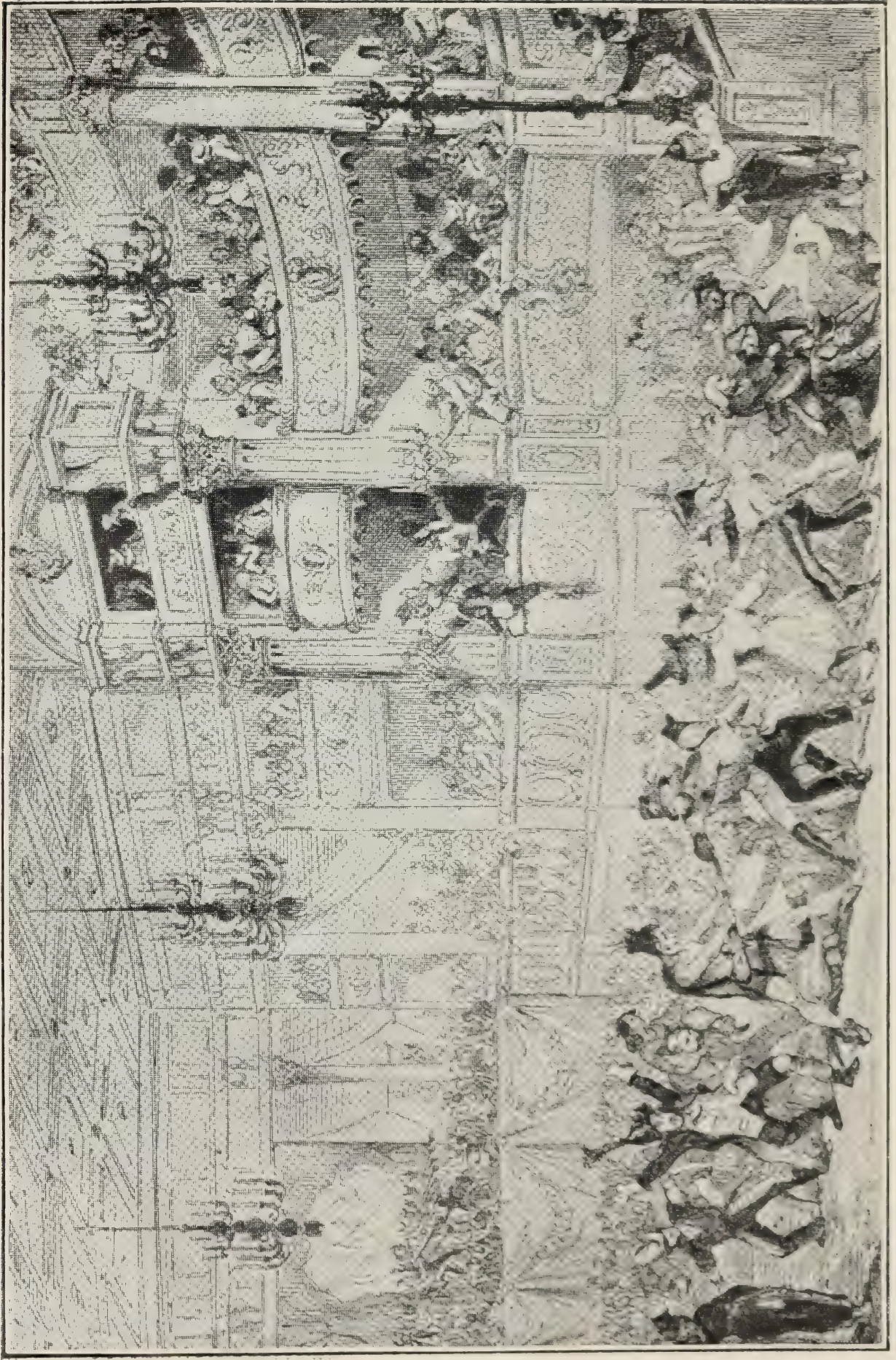


20348. — La mode en 1832

Habit à l'anglaise : gilet de velours broché d'or; gilet de dessous en cachemir et pardessus orné de glands et d'olives.
(*Journal des Dames*, 1836.)

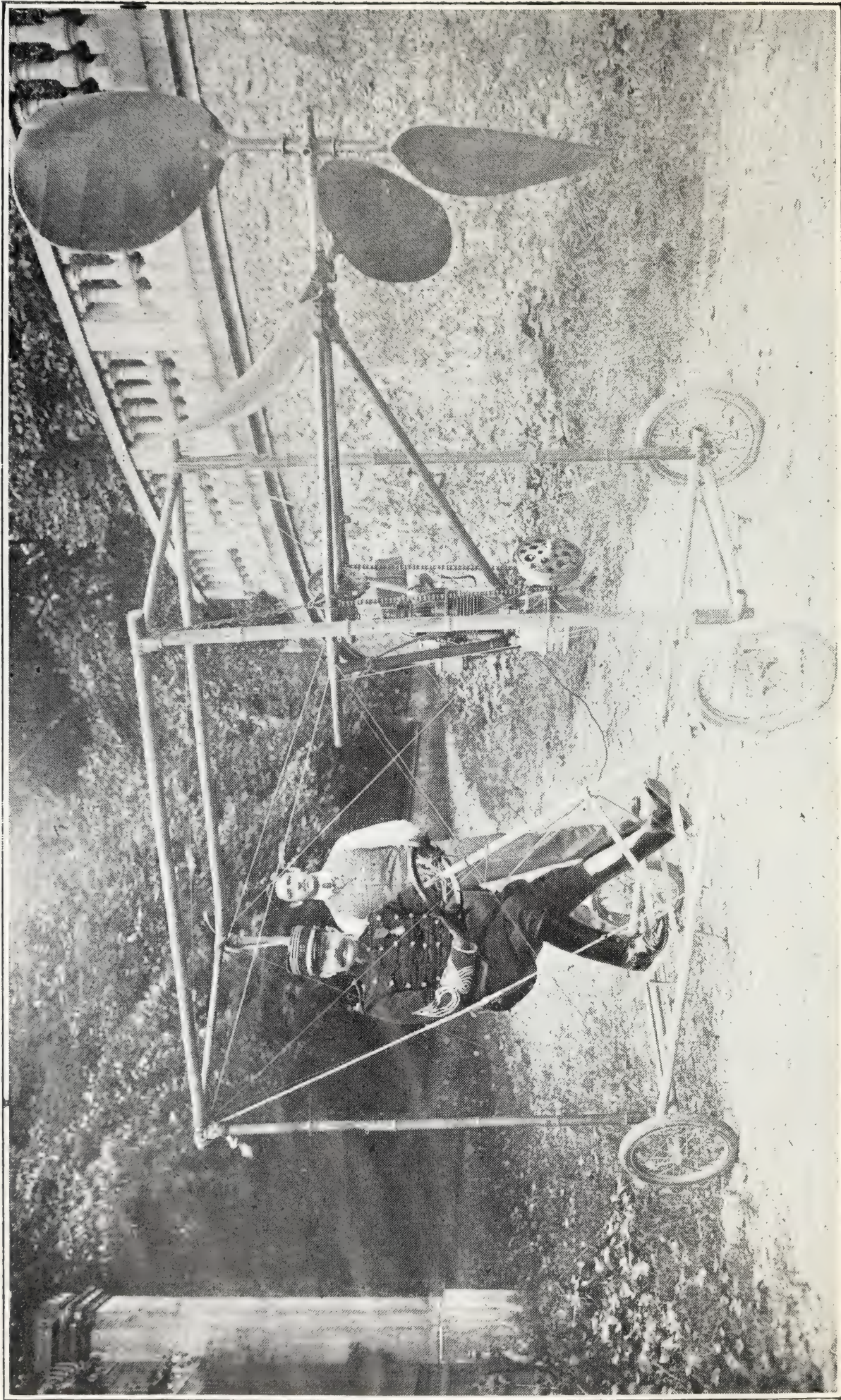


20349. — Le capitaine Ferber, qui vient de se tuer à Boulogne-sur-Mer, au cours d'expériences d'aviation exécutées sur un biplan Voisin



20346. — Les bals masqués de la Renaissance : le galop infernal du Jugement dernier

LES MORTS



20349. — Le capitaine Ferber, qui vient de se tuer à Boulogne-sur-Mer, au cours d'expériences d'aviation exécutées sur un biplan Voisin



20346. — Les bals masqués de la Renaissance : le galop infernal du Jugement dernier
M. Louis Maigrion donne à la Revue hebdomadaire une étude sur le Romanisme et la Mode.

LE PRONUNCIAMENTO D'ATHENES



20345. — La Princesse royale de Grèce

TIMBRES CAOUTCHOUC ET CUIVRE

Numéroteur Métal Automatique, 20 fr
 DATEUR en CUIVRE Complet 18 fr
 DATEUR en CAOUTCHOUC Complet 6 fr
 MACHINES à IMPRIMER à main 35 fr
 Fabrication perfectionnée et soignée
 ALBUM Illustré (48 pages) gratis et franco. — (Dem. Exp.) —
A. CHARTON, fabricant spécialiste, 20, Rue d'Enghien, PARIS

ORGUES D'ALEXANDRE, PÈRE ET FILS

81, rue Lafayette, PARIS

GRAND PRIX EXPOSITION UNIVERSELLE PARIS 1900

ORGUES-HARMONIUMS depuis 100 fr. jusqu'à 8,000 fr.

Pour ÉGLISES, SALONS, ÉCOLES, etc.

NOUVEAUX MODÈLES D'ORGUES à MAINS DOUBLÉES

ET D'ORGUES MIXTES à TUYAUX

ET ARCHES LIBRES

TROIS ANS DE CRÉDIT

Envoi franco

sur demande du CATALOGUE-ALBUM Illustré.



“ SUN ” visible

Par la netteté et précision de son écriture incomparable, la simplicité de son mécanisme et la modicité de son prix la “ SUN ” est unique au monde.

COPIES DE MANUSCRITS

PRIX TRÈS MODÉRÉS

Catalogue franco

Télép. 297-90

LA C^{ie} ELLAM'S

10, rue de Choiseul, PARIS

N° 4. Prix : 345 fr. Mod. 1909

Remise aux abonnés de la Revue hebdomadaire,

MALADIES NERVEUSES

Epilepsie, Hystérie, Névroses, Danse de St-Guy, Crises Nerveuses, Délire, Convulsions de l'Enfance, Vertiges, Migraines, Insomnie, Prédispositions héréditaires, Excès de Travail et de Plaisir, Préoccupations d'affaires, Chagrins violents, Tension intellectuelle constante et prolongée, telles sont les causes qui déterminent les Maladies nerveuses.

A tous ceux qui sont sujets à ces tourments, le

SIROP DE HENRY MURE

apportera souvent la guérison, toujours un soulagement. Son usage produit sur le système nerveux une modification puissante et durable en rendant le calme, le sommeil et la gaieté. — Notice franco sur demande.
 H. Mure, A. Gazagne, Succ^r Pont-St-Esprit (France).

PRENEZ GARDE, Madame

vous commencez à grossir, et grossir, c'est vieillir. Prenez donc tous les jours deux dragées de **THYROÏDINE BOUTY**, et votre taille restera ou redeviendra svelte. — Le flacon de 50 dragées est expédié franco par le **LABORATOIRE 1, Rue de Châteaudun, Paris**, contre mandat-poste de 10^f. **TRAITEMENT INOFFENSIF ET ABSOLUMENT CERTAIN.**
— Avoir soin de bien spécifier : *Thyroïdine Bouty.* —

LA LAXATOSE

guérit la **CONSTIPATION**
Phie Cie des **LOMBARDS, 50, Rue des Lombards, Paris.** Ttes Pharm.
Envoi franco poste contre 2 fr. 50

LESSIVE-IRIS

Produit le plus pur pour **SAVONNAGES, BLANCHISSAGES** et **BAINS**. Pour éviter les Contrefaçons grossières et nuisibles, *exiger* sur chaque paquet la **MARQUE G. CAMUS, PARIS.**
USINE ET BUREAUX A CLAMART (SEINE).

PHOSPHATINE FALIÈRES

Aliment
des enfants

BIBLIOTHÈQUES TOURNANTES

PERFECTIONNÉES

LES MIEUX FAITES — — — LES MOINS CHÈRES

G. LANCELIN, E. P. F. FAB^t B^{té} S. G. D. G.

24, place des Vosges, PARIS

MODÈLES SPÉCIAUX

ET PUPITRE BREVETÉ POUR LA MUSIQUE

ENVOI FRANCO DE L'ALBUM-CATALOGUE ILLUSTRÉ H

Le franco de port, gare France, est offert aux abonnés de « la Revue hebdomadaire »

TOUX

GRIPPES, RHUMES
BRONCHITES
CATARRHES, PHTISIE

Guérison certaine
PAR
L'ÉMULSION MARCHAIS